



Erika Farías, nouvelle mairesse de Caracas: « Pour faire la ville que nous voulons, la clef est de rendre le pouvoir au peuple »

Par [Odry Farnetano](#)

Région : [Amérique latine & Caraïbe](#)

Mondialisation.ca, 06 janvier 2018

[Ciudad Ccs](#)

En 450 ans de l'histoire de Caracas, c'est la première femme à la tête du gouvernement municipal, et elle assure qu'en tant que caribéenne elle ne reste pas un instant sans inventer quelque chose. Comme toute femme elle est passionnée, volontariste, comme disait le commandant Chávez lorsqu'il parlait de cette audace des femmes, aussi nourrit-elle beaucoup de projets et de rêves pour notre ville. Voilà pourquoi l'organisation populaire sera pour elle une priorité dans sa tâche à la tête de la Mairie de Caracas.

« Sa première obligation en tant que mairesse ? » : s'attaquer aux problèmes que les gens souhaitent voir affrontés par n'importe quel maire : les ordures, l'eau, la circulation et les services. Sa principale préoccupation ce sont les jeunes, cible de l'hyper-consumérisme de la culture capitaliste – elle voit son propre reflet dans leur révolte. Elle dit qu'elle a été et qu'elle reste une rebelle. Elle mise sur la sauvegarde de la Caracas solidaire, pleine d'espoir. La Caracas où les histoires se transmettent par les contes des aïeux, où d'un rien naît une rumba, une fête sans fin, une blague impertinente, la conversation sans fin, pour le plaisir, où prévaudra la culture de paix, propre à un révolutionnaire.

Erika est une femme directe, sans détours, qui va droit au but. Elle aime la vérité, le travail quand il a du sens. Elle aime s'impliquer dans des causes et convaincre les autres. Elle fait confiance au peuple, voilà pourquoi elle s'est fixé le tâche de lui restituer son pouvoir originaire, constituant. Avec ses 24 scrutins en 18 ans de révolution, le Venezuela est sans doute une des démocraties représentatives les plus vivantes au monde, mais elle est plus que cela : une volonté et un besoin de développer la démocratie participative. Ce samedi 6 janvier, des citoyens ont entamé dans tout le pays la discussion pour apporter des idées en fonction du [programme de gouvernement 2019-2015](#) et fortifier une révolution féministe, écosocialiste et communale.

— De votre point de vue féministe, que pensez-vous apporter à Caracas ?

— Sans doute y a-t-il des choses très concrètes auxquelles la population aspire et qu'elle attend d'un maire. On peut philosopher, être créatif, innover, il n'y a pas de limites, mais, au départ, les ordures doivent être ramassées, les trous rebouchés, les rues éclairées. Tout passe par la nécessité de résoudre le principal problème qu'a Caracas : le manque de coordination entre nous qui y vivons et nous qui y gouvernons, qu'il s'agisse de la mairie, du pouvoir populaire ou du ministère. Nous n'avons pas atteint un degré de coordination qui permette de faire de Caracas le lieu auquel aspire le président Maduro ou le peuple. C'est

en ce sens que nous les femmes avons une forte potentialité, car de tous temps, en raison des responsabilités qui nous ont été attribuées, nous avons eu la mission de mettre de l'ordre, plus que les hommes ne le font. Et cela a à voir avec les pratiques historiquement assumées : l'agriculture, la répartition des choses dans les lieux que nous habitons, la famille. Tout cela te donne de l'expérience. Quand la coordination manque, on perd beaucoup de temps et d'effort. Par ailleurs, les femmes, nous sommes très dynamiques, inventives. Voilà pourquoi Chávez nous disait «hyper-engagées». Moi je suis ainsi. Dans le monde des hommes on ne discute pas beaucoup, on impose beaucoup, tandis que dans le monde des femmes, le dialogue est toujours présent. Le débat, la discussion, la réflexion sont toujours présents, cela nous plaît et c'est une valeur qu'il faut sauver. Nous, les femmes en général, nous ne restons pas immobiles, nous sommes toujours en train d'inventer une nouveauté et comment ne pas inventer à Caracas, une ville jeune, diverse, qui bouge, un peu chaotique, hystérique, bipolaire. Comment ne pas inventer dans une Caracas pareille ! dans une ville marquée par le passage quotidien de plus d'un million de personnes qui viennent pour la visiter ou parce qu'ils y travaillent ou qu'ils y étudient ou simplement qui passent par plaisir. Alors, en plus de nous qui vivons ici, et nous sommes près de 4 millions, tout cela fait que Caracas a besoin de beaucoup d'inventivité, de créativité, de flexibilité et de beaucoup de force. Et autre chose encore : nous les femmes sommes têtues. Ce que nous disons, nous le faisons, avec de la formation, avec de l'organisation et avec de la planification.

— Quelles sont les tâches prioritaires à prendre en compte et comment aborder ces problèmes stratégiques de la ville ?

— En premier lieu, il y a la question économique, en insistant sur l'approvisionnement, non seulement des aliments, mais c'est le principal. En deuxième lieu, les services publics (ordures, transport, circulation, eau potable) et en troisième, l'organisation communale. Ce sont les trois grandes priorités parmi les six défis que nous nous sommes lancés sur le plan du gouvernement.

Le mode d'organisation va nous permettre de rendre au peuple son pouvoir d'origine. Il n'y a pas un seul problème qui puisse se résoudre sans la participation populaire. Par exemple le ramassage des ordures. On pourra avoir les meilleures équipes et la meilleure technologie, mais si l'on ne parvient pas à faire comprendre que c'est une question de culture, il y aura toujours des ordures. La solution se joue à moyen terme avec la participation principale de la population. Pour les denrées alimentaires, c'est la même chose. Le CLAP (*comité local d'approvisionnement et de production*) est une mesure de guerre qui nous a permis, à Caracas, de secourir près de 805000 familles. L'appareil économique qui est au service de la bourgeoisie, de l'empire, a miné tout le système d'investissement et le processus de production, distribution et commercialisation, mais également le modèle de consommation. Les gens font la queue pour acheter des choses qui peuvent être remplacées dans le régime alimentaire de base. En situation de guerre il nous faut nous tourner vers d'autres choses, sinon, le degré de dépendance augmente dans le désir angoissé d'obtenir ce qu'on ne peut avoir. Malheureusement la culture de la consommation s'est imposée et c'est pour cela que la bataille doit être menée dans le domaine économique avec tous les secteurs de la population, afin de changer de modèle de consommation. On ne peut voir triompher un processus révolutionnaire sans un peuple organisé, sans un sujet historique conscient, mobilisé, organisé. Voilà pourquoi je crois fermement que seul le peuple sauve le peuple. Toutes les secondes de ma vie que je passerai à la tête de cette institution, je les mettrai au service de l'organisation populaire.

C'est pour moi une priorité.

— Comment rendre son pouvoir au peuple ?

— Rendre son pouvoir au peuple signifie lui faire comprendre qu'il fait partie du problème car il est le demandeur. Il ne peut demander et attendre que la solution vienne. Il doit faire partie du processus de la solution. Il doit réclamer, car ce sont ses droits : l'eau, l'alimentation, la culture, le loisir, et cela grâce à la Révolution. Les droits, il nous faut les protéger et les construire.

Si en plus, on fait entrer ce peuple dans ce processus de planification et de réalisation des solutions, alors il fait preuve de ses capacités. Cet instant-là devra marquer la fin des vieilles institutions car le peuple exercera pleinement son pouvoir et il y aura des institutions qui n'auront plus de raison d'être - elle dit cela avec un sourire convaincu. Mais cela est un processus, il ne faut pas l'imposer à coup de matraque. D'où la nécessité du débat, de l'organisation, de la réflexion, parce que le pays est un, le projet aussi. Au milieu de tout ceci il faut protéger la Patrie comme une force unique ainsi que notre projet révolutionnaire, car c'est lui qui nous permet de faire ceci, c'est pourquoi une extrême responsabilité s'impose. L'un des grands défis que doit relever notre révolution est donc d'obtenir que le peuple soit l'acteur principal. Si le peuple se sent habilité, s'il est conscient que c'est son heure, qu'il a un rôle historique, personne ne peut l'abattre. Lorsque nous parlons d'une Caracas Communale c'est le peuple qui en est le sujet central, qui reconnaît son moment historique, qui reconnaît sa diversité, ses luttes et son identité ; dans cette conscience, en opposition au système hégémonique, il doit nécessairement, non seulement créer les bases d'un nouveau modèle mais aussi développer toute sa potentialité dans cette entreprise.

— Comment faire un gouvernement communal ?

— Notre Révolution a créé de nombreux mécanismes aptes à rendre le pouvoir au peuple, comme par exemple la Municipalité, le Conseil Fédéral de gouvernement, le Conseil des ministres, et le Président lui-même, lequel a la faculté de valider des ressources extraordinaires pour des projets en particulier. Mais il y a aussi l'autogestion. Nous ne devons pas laisser perdre les efforts fournis. Notre peuple a garanti un ensemble de conditions qui lui permettent d'être partie prenante de la solution de certains problèmes autrefois inexistantes. Écoute, ma mère a passé toute sa vie à construire une maison, pour nous, pour ses enfants. Quand enfin elle a fini, nous étions déjà partis. Quand je passe par le tunnel de *La Planicie* je vois toujours la maison, mais nous n'y sommes plus. Mais maintenant il en est autrement, une famille a la possibilité de bâtir sa maison, parce qu'il y a un gouvernement qui garantit cela, elle a un emploi, il y a un système de missions et chacun peut prendre part à la solution de son problème. Voilà les concepts qu'il faut se réapproprier : l'autogestion, la coresponsabilité, les devoirs partagés. L'Etat a des devoirs, mais la communauté aussi. C'est l'un des débats que nous allons avoir en leur temps et à leur rythme, mais je suis sûre que nous allons avancer suffisamment, car c'est un travail à moyen et long terme. Il ne faut pas désespérer sur ce point, zéro angoisse. Nous les révolutionnaires nous savons quoi faire et ce qu'il faut faire, c'est s'occuper, sans angoisser. Les choses ne vont pas se résoudre du jour au lendemain, ou par magie, -souligne-t-elle simplement, insufflant ce calme nécessaire auquel elle fait référence.

— Quelle est votre stratégie pour le thème de la sécurité en ville ?

—La sécurité se ressent quand un ensemble de thèmes est résolu. La Municipalité a une

police administrative, cependant nous avons notre responsabilité sur l'insécurité, qui est résultat et non cause. Nous avons la responsabilité de l'existence d'un bon aménagement, des normes de vie en commun, du loisir, de la culture et du sport pour éviter l'insécurité. Lorsqu'il y a des cas d'insécurité, il y a des mécanismes que l'Etat utilise, et en ce sens notre Révolution a une stratégie que sont les « secteurs de paix » où sont intégrées à l'organisation populaire des activités récréatives, sportives et culturelles pour le contrôle de la criminalité. Il faut souligner qu'ont été importées à Caracas des pratiques criminelles étrangères à notre culture et qui portent atteinte à la normalité de quelques communautés. Je m'engagerai dans ces équipes pour continuer à garantir l'éradication de cette conduite criminelle introduite par des groupes étrangers à notre culture et totalement démobilisés. Il y a à Caracas 11 « secteurs de paix » et nous allons les soutenir aux côtés de la Police Nationale Bolivarienne et des corps d'intelligence, de police de proximité pour continuer la bataille contre le crime.

— Comment la Mairie stimulera-t-elle l'Economie Productive ?

— Il y a une grande expectative avec le Conseil Economique de Caracas. Nous avons une forte potentialité dans le secteur du textile, des services, de la chaussure et dans l'alimentaire, non seulement en agriculture urbaine mais aussi sur la conservation et la transformation des aliments, tout comme dans le Tourisme. En ce sens nous pensons travailler conjointement avec l'état de Vargas, avec lequel nous partageons le parc naturel Waraira Repano et le bord de mer. Caracas a de magnifiques sites pour connaître l'histoire, toutes ces activités bien faites et planifiées peuvent s'avérer une source significative de revenus pour la ville. De plus -ajoute-t-elle- le vénézuélien est plus productif qu'hier, nous ne sommes pas un peuple de mous, d'ignorants, de paresseux. Si tel était le cas, aucune des luttes qui au long de plus de 500 ans ont été conduites pour conquérir la liberté et pour libérer cinq nations sud-américaines et davantage, n'aurait été menée ; c'est là l'œuvre d'un peuple vaillant, travailleur, d'un peuple qui pense, cultivé et intelligent. Pour que le Venezuela soit une puissance économique, son territoire et son peuple doivent être forts. Caracas a ces possibilités, il y a une voie, un plan unifié.







— Quelle est selon vous la principale potentialité de Caracas ?

— Caracas a une grande potentialité du point de vue des structures organisationnelles que la Révolution a construites, qui sont nombreuses et très diverses. Et grâce à elles nous créons des liens, nous intégrons quiconque aime Caracas et la Patrie. Nous allons y inviter toute personne qui voudra faire de Caracas un espace aimable où nous pourrions nous sentir chez nous, où nous pourrions développer nos propres capacités, afin de construire une Caracas sûre, productive, où la culture, les loisirs et le sport nous aideront à édifier cette culture nouvelle, ce sens commun qu'il nous faut bâtir dans le cadre du socialisme.

— Quels projets avez-vous pour poursuivre la récupération des espaces publics ?

— Jorge Rodríguez, le maire qui m'a précédée, a fait beaucoup pour notre ville et l'effort réalisé dans ce sens a été réellement extraordinaire. Cependant, le travail n'est pas encore terminé car cela requiert une programmation propre à chacun des espaces récupérés afin qu'ils soient en utilisation permanente. Un terrain de sport par exemple, peut avoir beaucoup d'usages, pour des aînés qui s'entraînent, pour des enfants qui s'initient à l'activité sportive, pour des événements culturels, des réunions de la communauté, des débats... Ces espaces doivent être constamment utilisables, et, naturellement, il faut impliquer la communauté dans leur utilisation. Caracas est une ville universitaire, par exemple, et les jeunes gens de la Unearte pourraient exprimer leurs talents, animer des ateliers, dans un partage avec la communauté. Telle est la vraie « Culture Au Cœur ». Mettre dans ces espaces toute cette potentialité qui existe dans nos universités et parmi nous. Est-ce que vous imaginez -dit-elle le visage souriant- dans l'un ou l'autre de ces espaces nos grands -pères et grand- mères en train de raconter notre histoire. Il faut retrouver la culture orale.

Elle marque une pause et décide de nous raconter une anecdote : « Ma grand-mère Luisa était une indienne Karina, extraordinaire, forte et elle me racontait toujours ses histoires sous le manguier, et je ne vous dis pas tout ce qu'elle me racontait » -ajoute-t-elle tout en lançant un grand éclat de rire complice. - Les vénézuéliens nous sommes des conteurs, nous aimons raconter nos histoires. Ces choses se sont perdues, dans la précipitation de la ville capitaliste, de l'hyperconsommation, de ce machin - elle prend le téléphone portable et plonge les yeux sur l'écran, comme pour envoyer un message- nous avons perdu la véritable Caracas.

— Et quelle est la véritable Caracas à laquelle vous faites référence ?

— Cette Caracas qui, quand elle se lève, a le souci de l'autre, la Caracas solidaire. Cette Caracas elle est là, en attente. Elle n'est pas morte. L'hyperconsommation, la culture capitaliste de l'individualisme nous a fabriqué une société qui nous fait courir tout le temps comme hébétés et il faut combattre cela, car parfois c'est par plaisir, or personne ne peut vivre ainsi pressé en permanence, à ces niveaux d'angoisse qui font que les gens tombent malades et qu'ils veulent même se battre avec tout le monde. Cela ne permet pas de voir

la véritable Caracas, celle qui se retrouve un dimanche et fait une soupe collective. Cette Caracas où d'un rien naît une rumba, une fête, un mauvais tour, un joli boniment. Il faut retrouver cela, voilà la culture de la Paix.

— Quelle est votre plus grande préoccupation?

— La jeunesse. Une des choses qui me préoccupent beaucoup c'est cette tendance destructrice que l'empire nord-américain et la bourgeoisie veulent inoculer chez nos jeunes, avec comme devise « consomme à en mourir ». La jeunesse est une saine préoccupation, non pour les juger mais pour les accompagner car j'ai été jeune moi aussi et j'ai été très révoltée, je suis très reconnaissante à ma famille de ne pas m'avoir laissée seule dans ma période de plus grande révolte. Et avec le *reguetón*, tous ces hits commerciaux érotiques, et la petite fille qui tombe enceinte, surgit le thème de la *sexualité*, propre aux jeunes, car aujourd'hui ils sont initiés de plus en plus tôt. Il y a des gens qui ont peur de ce sujet, mais moi, non, rien n'est plus naturel, sans elle l'humanité n'existerait pas. Mais si l'on écoute les chansons c'est presque un retour à l'animalité ... qu'est-ce que cela ?... où est passé l'amour, le fait de tomber amoureux ? - demande-t-elle, se plaignant des paroles des chansons de reguetón.- Nous cessons d'être des animaux et redevenons des êtres humains lorsque nous commençons à apprécier chez l'autre la beauté, la capacité à développer le meilleur de moi-même en l'autre, mais il convient au capitalisme que cela se perde. Nous devons dire comme le poète : Il faut lutter pour la joie, pour la beauté, pour l'amour, nous ne pouvons déboucher sur une société de barbares. Nous ne pouvons pas accuser les jeunes, il ne faut pas les laisser seuls - insiste-t-elle, sinon la culture antagonique les avale. C'est pour moi une grande préoccupation car notre pays est jeune. Et cette jeunesse est le futur. Chez nos ancêtres s'occuper des enfants est une affaire collective, cela ne concerne pas que papa et maman, la communauté doit les soutenir et les accompagner et moi, c'est en cela que je crois. Voilà pourquoi c'est mon souci et pour cela on me verra parmi les jeunes.

— Quel est le défi spécifique?

— Nous devons valoriser notre idéologie, nos contenus, notre identité, parce que, parfois, nous ne faisons que reproduire ce qui est étranger, qui nous asservit. Nous devons retrouver et reconstruire notre esthétique ... Notre commandant disait que l'homme de la révolution doit être beau, cultivé, soigné, personne de référence, exemplaire. La Révolution est la plus belle chose du monde. Nous devons continuer à fouiller pour retrouver cette Caracas profonde, ce Venezuela profond, qui est capable de faire ce qu'il a fait le dimanche des élections. Au milieu d'une guerre comme celle que nous connaissons, où l'on croirait qu'il n'y a aucun motif pour nous faire bouger, qu'il n'y a rien ni personne à soutenir car nous sommes dans un conflit permanent, la saleté, le ticket de bus, la monnaie ... tout un problème et la file en prime, pour s'approvisionner... au milieu d'un machin chaotique ... et malgré tout cela le peuple a dit oui, mais c'est la Révolution et non le capitalisme qui va résoudre cela ... peut-être n'a-t-elle pas tous les arguments, mais notre peuple sait qu'ils sont en train d'attaquer tout ce que Chavez a fait, afin d'enfoncer Nicolás Maduro... Ce qu'eux ne savent pas c'est que, nous les chavistes, nous sommes têtus et avons de la mémoire. Je suis militante, missionnaire de cette unité extraordinaire qu'il faut nouer sans cesse entre notre direction et notre peuple indissociable, pour l'unité, pour la détermination, pour l'adéquation, pour les enjeux, pour les défis. Nicolás est présent, un homme du peuple, courageux. C'est la plus belle qualité qu'a notre peuple, ils n'ont pas pu nous abattre et ne le pourront pas, ils ne vont pas pouvoir. Je le dis avec ma conviction de femme révolutionnaire, ici il n'y a pas de lâches et personne ne va se rendre.

Dans mon vieux San Juan

Erika est née dans le quartier Los Eucaliptos et jusqu'à quelque temps de là, elle vivait à Capuchinos, deux endroits de la paroisse San Juan. Pour elle, parcourir les rues de Caracas est un plaisir auquel, actuellement, elle s'adonne peu en raison de ses responsabilités politiques. « Je m'en allais de San Juan jusqu'à la Place des Musées, aller et retour à pied. A n'importe quelle heure, et j'étais la personne la plus heureuse du monde. Et cela me manque beaucoup». Le parc naturel Waraira Repano est l'un de ses lieux préférés, non seulement parce qu'il enserme Caracas, mais aussi parce qu'elle le connaît en long et en large car elle y monte depuis l'âge de trois ans quand, avec sa mère, elle allait voir son oncle qui était garde forestier. «Des 5 frères et sœurs, l'aînée et moi-même, gardons ce lien avec Waraira. Je connais presque toutes ses montées et j'y suis restée souvent, en différents moments : joyeux, tristes, méditatifs. Je choisis toujours la montagne. »

Sa façon de se distraire est de voir des films, des séries ainsi que la lecture. Elle dit qu'elle adore les enquêtes policières. Sur la musique, elle nous a dit que ses goûts sont variés, mais lorsque nous lui avons demandé si elle incluait les jukebox elle a éclaté de rire et nous raconta cette anecdote : « J'étais alors ministre des Communes, il était tard, j'étais fatiguée, mais avant d'arriver chez moi, à Capuchinos, je voulais me vider un peu la tête et je suis entrée dans un troquet immonde, tout près. J'hésitai à entrer, mais je me persuadai qu'à cette heure-là personne ne me verrait, alors je suis entrée et j'ai vu qu'il y avait un jukebox, je me suis installée, car il n'y avait presque personne, pour écouter Toña La Negra, la Lupe, Felipe Pirela, Javier Solís... à partir de ce jour, chaque fois que je le pouvais, j'allais faire le vide un petit moment pour « déconnecter un brin ». Sur un ton mélancolique elle se souvient du café Rajatabla. « Il n'y a pas à Caracas un endroit comme celui-là, il faudrait qu'on rouvre ce bar ! ».

Biographie

La nouvelle mairesse de la Municipalité Libertador de Caracas a été élue le 30 juillet comme députée à l'assemblée constituante pour le District-Capitale. Le 22 septembre le chef de l'Etat l'a désignée comme ministre du Pouvoir Populaire auprès du Bureau de la Présidence de la République. Elle a aussi occupé les portefeuilles ministériels de l'Agriculture Urbaine, celui des Communes et Mouvements Sociaux et a été gouverneur de l'état de Cojedes entre 2012 et 2016. La militante du PSUV (Parti Socialiste Uni du Venezuela) a fait des études de Philosophie à l'UCV et à l'Université Pédagogique Expérimentale Libertador. Elle a été la directrice nationale du Front Francisco de Miranda, organisation politique de la jeunesse vénézuélienne spécialisée dans le travail social. «J'ai commencé à travailler avec le commandant Chávez comme assistante civile. Dans cet espace intime on pouvait percevoir sa qualité humaine, sa capacité à comprendre les personnes et les choses. L'une de ses qualités qui m'a beaucoup marquée ce fut son authenticité, Chávez était ce qu'on voyait, il n'était pas autre chose, affectueux et très juste. Avec Chávez nous avons appris la nécessité de l'étude. « Un cadre révolutionnaire doit être constamment en train d'étudier, il ne peut être une personne superficielle, nous disait-il », se souvient-elle. Comme anecdote Erika nous a raconté qu'une fois quelqu'un l'a fustigée en tant que membre du gouvernement, à quoi, lui, le commandant, lui répondit : « rien de ceci n'est contre toi en tant que personne, c'est la vision révoltée d'un peuple qui est dressé contre un gouvernement qui l'a toujours exclus, c'est pourquoi nous nous sommes engagés à écouter notre peuple et à changer la vision qu'il a du gouvernement. Voilà pourquoi nous devons être de plus en plus révolutionnaires. Ce peuple n'a jamais pu parler. Il faut toujours gagner son adhésion afin qu'il nous accompagne aussi fortement qu'il nous critique, car nous sommes convaincus que

c'est le gouvernement révolutionnaire lui-même qui va établir les bases de la libération. »

Source : **Odry Farnetano** / **Ciudad Ccs**, <http://ciudadccs.info/entrevista-erika-farias-restituir-poder-al-pueblo-la-caracas-queremos/>

Traduction : Michele Elichirigoity, [Venezuela Infos](#)

La source originale de cet article est [Ciudad Ccs](#)

Copyright © [Odry Farnetano](#), [Ciudad Ccs](#), 2018

Articles Par : [Odry Farnetano](#)

Avis de non-responsabilité : Les opinions exprimées dans cet article n'engagent que le ou les auteurs. Le Centre de recherche sur la mondialisation se dégage de toute responsabilité concernant le contenu de cet article et ne sera pas tenu responsable pour des erreurs ou informations incorrectes ou inexactes.

Le Centre de recherche sur la mondialisation (CRM) accorde la permission de reproduire la version intégrale ou des extraits d'articles du site [Mondialisation.ca](#) sur des sites de médias alternatifs. La source de l'article, l'adresse url ainsi qu'un hyperlien vers l'article original du CRM doivent être indiqués. Une note de droit d'auteur (copyright) doit également être indiquée.

Pour publier des articles de [Mondialisation.ca](#) en format papier ou autre, y compris les sites Internet commerciaux, contactez: media@globalresearch.ca

[Mondialisation.ca](#) contient du matériel protégé par le droit d'auteur, dont le détenteur n'a pas toujours autorisé l'utilisation. Nous mettons ce matériel à la disposition de nos lecteurs en vertu du principe "d'utilisation équitable", dans le but d'améliorer la compréhension des enjeux politiques, économiques et sociaux. Tout le matériel mis en ligne sur ce site est à but non lucratif. Il est mis à la disposition de tous ceux qui s'y intéressent dans le but de faire de la recherche ainsi qu'à des fins éducatives. Si vous désirez utiliser du matériel protégé par le droit d'auteur pour des raisons autres que "l'utilisation équitable", vous devez demander la permission au détenteur du droit d'auteur.

Contact média: media@globalresearch.ca